

**SOUAD BENKIRANE**

# Les quatre saisons du citronnier

Roman



**KARTHALA**



**LES QUATRE SAISONS  
DU CITRONNIER**

Souad Benkirane est peintre et vit à Agadir. Après des études de langues à Bordeaux, de retour au Maroc, elle enseigne le français et la peinture. Son intérêt pour la condition de la femme et l'enfance en difficulté trouve un terrain d'action auprès de la fondation suisse Terre des Hommes, avant d'aboutir à la création de l'association Ard Al Atfal, Terre des Enfants.

Visitez notre site : [www.karthala.com](http://www.karthala.com)

Paiement sécurisé

Couverture : *Adolescente* (détail), Souad Benkirane.

© Éditions KARTHALA, 2014  
ISBN : 978-2-8111-1266-0

Souad Benkirane

# Les quatre saisons du citronnier

*Roman*

Éditions KARTHALA  
22-24, bd Arago  
75013 Paris

Merci à Jean-Philippe Gauthier pour ses encouragements.

Merci au père René Luneau pour son soutien et sa confiance.

*En hommage à Mimi,  
À Younes, mon premier lecteur,  
À Kamil, Anbar et Zineb,  
À Rita, Ghali, Hedi et Omar*



*... Et de même qu'une seule feuille ne jaunit  
qu'avec le silencieux assentiment de l'arbre entier  
ainsi le malfaiteur ne peut agir mal  
sans le secret acquiescement de vous tous..*

Khalil Gibran, *Le Prophète*.

Il est de curieux rendez-vous que la vie nous tricote de sa deuxième paire de mains, ces petites mains blanches, habiles et gracieuses, qu'elle se réserve le droit d'utiliser parfois pour nous laisser un goût de miracle sur les lèvres.

Cet après-midi, nous avons décidé de marcher jusqu'au front de mer. La petite et moi descendions prudemment la pente raide qui nous bousculait vers la ville. Je serrai mon châle autour de mon cou : en cette fin de journée, un souffle frais éparpillait les pétales bleus des jacarandas sur les trottoirs, en se frayant un passage dans les rues encore tièdes.

C'est en relevant la tête que je l'avais aperçue. Elle luttait pour monter la pente et tanguait sous le poids de son corps bien en chair qui menaçait à chaque pas de la faire basculer vers le bas de la côte. Elle marqua une pause pour souffler avant de reprendre son ascension. Appuyée sur une jambe, la main sur la poitrine, le visage congestionné, elle paraissait à bout de souffle.

En la voyant, j'avais retenu mes pas. Croyant avoir affaire, encore une fois, à ma manie de nouer le dialogue

avec les passants, la petite me tira par la manche, bien décidée à s'éviter cette honte. Agacée, je la repoussai du coude et m'arrêtai net.

Malgré les années, malgré nos traits alourdis, nous nous étions reconnues. Nous étions à quelques mètres l'une de l'autre et elle m'adressait déjà ce franc sourire que je lui avais connu. Elle fit l'effort surhumain d'avancer vers moi de quelques pas et prit ma tête entre ses mains pour m'embrasser sur le front.

Sous le regard ébahi de la petite, nous nous étions serrées et embrassées sans un mot. Y en a-t-il pour un instant comme celui-ci ?

Le hasard avait voulu que nous nous retrouvions, Chtoukiya et moi, face à face, soixante ans après, au milieu de cette rue, dans une ville que nous n'habitons ni elle ni moi.

Encore sous le coup de la surprise, nous avons échangé quelques informations. Je lui avais rapidement expliqué que je vivais chez ma fille à Casablanca et que je séjournais quelques jours chez ma petite-fille, qui devait m'aider à retirer un extrait d'acte de naissance. Elle m'apprit qu'elle habitait à Fès, qu'elle-même était en visite chez sa fille et qu'elle se rendait chez une connaissance dans le quartier pour prendre le thé.

Nous nous étions quittées à regret, après avoir échangé nos numéros de téléphone et pris rendez-vous pour le dimanche suivant.

La petite m'avait aussitôt assaillie de questions, elle voulait tout savoir. Elle voulait écrire un livre, disait-elle, pour raconter mon histoire. Je lui promis de tout lui raconter plus tard, puis, silencieuses, nous avons marché lentement jusqu'à la corniche.

Nous nous étions assises à la terrasse de notre café préféré. Nous avons pris un thé à la menthe en regardant la mer comme d'habitude, mais cette rencontre m'avait

remuée plus que je ne voulais le laisser paraître. Le visage de Chtoukiya avait remis à vif les douleurs de mon enfance, les moments pénibles qui avaient tissé ma vie, et sans que j'y prenne garde, mes souvenirs étendaient une brume grise sur l'océan.

Nous étions rentrées avant le coucher du soleil, chassées par un brouillard humide qui commençait à déployer sa housse blanche sur la ville. Je savais que je passerais la nuit à masser mes articulations rouillées et que pour tromper la douleur, je mettrais sans doute de l'ordre dans ma valise. La petite m'a bien libéré plusieurs étagères, mais je ne veux pas déranger...

Quatre heures du matin : dans le haut-parleur, la voix du muezzin mal réveillé écorche le silence. Mes ablutions sont faites depuis longtemps. Sur mon tapis de prière, les mots se suivent, s'enchaînent et me libèrent.

Ce sont les femmes qui m'ont appris les versets du Coran, lorsque j'étais petite. J'ai mis longtemps à les apprendre sans fautes. Au début, j'avais du mal avec les mots. Rigoureusement ordonnés, fermement soudés, ils étaient plus forts que moi. Parfois encore ils se bousculent sur ma langue et me font trébucher. Lalla Khiti me disait : « Dieu est généreux, il nous donne les mots comme il tend une échelle à l'infortuné qui tombe dans un puits. Arme-toi de patience, pose-les sur ta langue et ne les laisse pas glisser, comme s'il y allait de ta vie. » Lalla Khiti était une superbe Soudanaise à la peau lisse et noire. C'était une femme, une vraie. Elle m'avait prise sous son aile dès mon arrivée à la maison. Il y avait là une véritable armée, une ruche agressive, avec ses lois, ses rébellions, ses coalitions, ses fraternités, ses trahisons aussi. Je n'avais alors que neuf ans... Un agneau dans un repaire de loups...

Je n'aime pas les souvenirs, mais ils sont là.

*Les deux mulets attaquent la pente qui mène au village.*

*Assis à l'arrière, mon père regarde défiler les branches convulsées des arganiers poussiéreux. Son corps tendu résiste vainement aux mouvements chaotiques et grinçants de la charrette.*

*Précédées d'un halo de poussière rouge, les bêtes arrivent en haut de la côte. À l'entrée du village, leurs pas mal assurés résonnent sèchement dans les ruelles désertes. Les deux mulets marquent un arrêt brusque au coin de l'étroite allée qui mène chez nous, surpris par la foule épaisse qui leur barre le chemin.*

*— Erra ! Erra aoua ! Erra !*

*Tandis que le père Tayeb houspille ses bêtes, abandonnant l'attelage à la cohue, mon père saute à terre, se fraie un chemin jusqu'à la maison et crie depuis la porte :*

*— Fatma ! Fatma !*

*La délicate silhouette de ma sœur aînée apparaît au fond de la cour.*

*— Réveille tes sœurs, la charrette du père Tayeb est là.*

*Le regard absent, Fatma tourne les talons et se dirige vers la pièce du fond. Par habitude, elle évite de faire grincer la porte et s'avance sur la pointe des pieds vers l'une des deux couches installées à même le sol :*

*— H'niya, ma douce, réveille-toi.*

*Sans lui laisser le temps d'ouvrir les yeux, elle enveloppe ma petite sœur dans une couverture et la prend dans ses bras.*

*Mon père apparaît à l'embrasure de la porte. Impatient, il me redresse nerveusement :*

*— Nous allons enterrer ta mère, il faut que tu ailles l'embrasser une dernière fois.*

*À moitié réveillée, les joues rouges, les yeux vitreux, je me serre contre lui tandis qu'il me pousse vers la porte.*

*Notre apparition dans la cour centrale brise toute retenue dans l'assistance. Le clan des femmes, presque toutes endeuillées dans un melhaf<sup>1</sup> noir, est aussitôt secoué d'un mouvement brusque : au milieu des cris hystériques, des sanglots, des lamentations, tantes et cousines jouent des coudes, depuis le fond, pour s'approcher de nous. À la vue de cette vague sombre qui menace de nous engloutir, mon père se hâte de nous guider vers la pièce où repose ma mère et nous pousse à l'intérieur, juste à temps.*

*Mon brusque passage de l'ombre à la lumière et de la lumière à la demi-obscurité de la pièce m'aveugle. L'épais brouillard rouge qui danse devant moi se dissipe peu à peu pour laisser apparaître une pièce vide. Au centre, enveloppée dans un drap blanc, ma mère est allongée sur une natte à même le sol. Seul son visage déjà plombé émerge du linceul, encadré par ses longs cheveux bruns, dénoués pour l'occasion.*

*Entre deux sanglots, Fatma me murmure en me poussant vers le corps :*

*— Va l'embrasser.*

*Je m'agenouille et pose mes lèvres brûlantes sur la joue de ma mère. Surprise par la fraîcheur de sa peau, je colle mon visage contre le sien et reste là à savourer ce moment de bien-être, tout en observant Fatma. Elle s'efforce de convaincre H'niya d'embrasser le corps, mais, fascinée par les cheveux répandus sur le linceul, ma petite sœur s'amuse à les empoigner à pleines mains.*

*À bout de force, Fatma lui applique la bouche sur le front de ma mère et se relève, le visage baigné de larmes.*

*— Viens, me dit-elle, les hommes vont la porter en terre.*

---

1. Drap avec lequel les femmes s'enveloppent à la campagne.

Demain, il faudra que je fasse brûler de l'encens. La nuit dernière, j'ai rêvé qu'une Bédouine me demandait du benjoin avec insistance. La petite dit qu'il doit y avoir une femme ensevelie sous la dalle de la véranda. Ce doit être vrai, à la veille d'emménager, elle aussi avait rêvé qu'une Bédouine lui demandait de laver l'endroit...

Dieu seul sait ce que cette pauvre femme faisait lorsque la terre s'est ouverte sous ses pieds et combien de malheureux sont enterrés sous les jardins de cette ville.

Ici, chaque pouce de terre est nourri de la poussière des morts. On dit qu'ici la terre bouge sans cesse, même si on ne la sent pas, que les murs se lézardent sans qu'on y prenne garde et que les cadres accrochés au mur se mettent de travers sans raison.

Il y a des années, la terre a tremblé. Après la catastrophe, les hommes ont balayé les ruines, ils ont enterré les corps, soufflé sur les cendres, pressés d'oublier. Ils ont gravé le nom des morts sur des pierres, puis ils ont reconstruit la ville un peu plus loin.

La nouvelle ville se dresse au pied de la montagne, face à la mer, fragile, muette et blanche. Un long mur gris la traverse. Sur sa surface rêche, quelques mots sont inscrits ; la petite me les a lus : « Si le destin a voulu que la ville soit détruite, à force de détermination et de foi nous la reconstruirons. » Un long cri silencieux poussé par la pierre, au nom de ceux qui, un jour, ont vu s'ouvrir la terre sous leurs pieds.

Je sens le sommeil me gagner... Le jour commence à filtrer à travers le store... Demain, il faudra que je brûle de l'encens.

*Le jour est à peine avancé que déjà quelques hommes quittent le village.*

*Accroupie sur le pas de la porte, Fatma les regarde disparaître, happés par la pente qui mène aux champs.*

*— Après les pluies de cet hiver, la journée promet d'être dure, pense-t-elle.*

*Avec un long soupir, elle se redresse et lance un regard amer vers la porte derrière laquelle nous dormons, ma sœur et moi, avant de saisir la grosse bonbonne que Damia, la femme de l'herboriste, vient de lui remettre.*

*— Voilà bientôt quinze jours qu'elles sont alitées, pense-t-elle, elles ne réalisent sûrement pas la mort de notre mère. Leurs yeux enfiévrés l'ont vue endormie, peut-être un peu plus pâle que d'habitude, voilà tout.*

*Tandis qu'elle pousse la porte, j'entrouvre les yeux et marmonne un « inna<sup>2</sup> » presque inaudible.*

*— Dans les forts accès de fièvre, elles la voient encore se dresser devant elles... Que Dieu ait son âme, se dit-elle en s'agenouillant devant ma petite sœur.*

*Elle débouche la bonbonne de l'herboriste : un nuage acre lui monte à la gorge. En grimaçant, elle verse un peu de son contenu dans le creux de sa main et, surprise, regarde couler un liquide jaune et grumeleux. Elle hésite un moment, puis, d'un geste lent, découvre la maigre poitrine de H'niya et se met à l'en enduire sans grande conviction.*

*Sous ses doigts, les fines côtes de l'enfant roulent, prêtes à se rompre. Ses yeux parcourent le petit corps inerte et décharné, une rage sourde monte en elle :*

---

2. « Maman » en berbère.

— Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Cette maudite fièvre a déjà pris ma mère, elle a frappé dans la plupart des maisons, emportant hommes, femmes, enfants et vieillards, mais cela ne lui suffit pas, elle réclame encore plus de morts !

Voilà près de deux mois que les habitants du village vivent dans l'angoisse.

Les plus âgés passent leur temps en prières et en offrandes, les femmes encore valides ne sortent plus que pour aller cueillir des plantes médicinales dans la montagne, ou pour échanger des recettes de potions miracles, et les rares enfants qui jouent encore mollement au coin des rues ont presque tous un regard fébrile qui ne trompe pas. Seuls les hommes en pleine force de l'âge vont encore aux champs. Ils y vont le cœur lourd, les traits tirés par les nuits de veille et, entre deux coups de bêche, ils ne peuvent s'empêcher de jeter un coup d'œil anxieux sur le chemin qui mène au village, guettant la charrette du père Tayeb, corbillard de fortune et oiseau de mauvais augure.

Les sages du village ont bien demandé de l'aide au Caïd, mais pour toute réponse, ils n'ont reçu que de vaines promesses, quelques sacs de grains et des prières pour leurs morts.

Les prières, Fatma ne sait plus qu'en faire. Depuis deux semaines, elle ne cesse d'aller d'une couche à l'autre. Elle nous ausculte, nous frictionne, nous administre mille remèdes et marmonne sans répit des prières qu'elle adresse à Dieu, aux saints, aux marabouts, aux esprits du ciel et de la terre. Mais la maladie ne semble pas reculer devant toutes ces litanies et encore moins devant la ronde de vieillards enturbannés qui s'affairent à notre chevet.

Depuis la mort de ma mère, craignant le pire pour nous, mon père a convoqué tous les telba<sup>3</sup> du coin. Rebouteux et charlatans ont tous pratiqué leur science : chacun a craché, massé, prié et concocté de mystérieuses potions. Nos estomacs, qui refusent tout aliment solide, se laissent docilement arroser par leurs eaux bénites, leurs jus amers et leurs bouillons bizarres. Au fil des jours,

---

3. Pluriel de « taleb » : homme possédant des pouvoirs chamaniques.

*amulettes et talismans de toute sorte se sont entassés sous nos oreillers de crin, et parmi eux, on distingue à peine une petite planche sombre, fendue par les entrelacs d'une écriture habile qui fait courir sur un bois tendre les saints noms de Dieu.*

*Fatma rebouche la bonbonne et s'apprête à sortir, lorsqu'elle s'aperçoit que j'ai les yeux grands ouverts : elle a appris à craindre ces courts moments de conscience, souvent suivis de longues léthargies et, inquiète, elle me demande :*

*— Tu es réveillée, ma douce ? Veux-tu un bol de soupe ? Tu n'as rien mangé depuis deux jours.*

*La gorge sèche, je lui souffle :*

*— Non, de l'eau...*

*— De l'eau, rien que de l'eau ! Comment veux-tu guérir si tu n'avales que de l'eau !*

*Elle disparaît et revient portant une petite table ronde, chargée de bols et d'assiettes, qu'elle dépose devant moi :*

*— Regarde, ma perle, regarde : du lait frais, des m'semnate<sup>4</sup>, du miel ! Et quel miel ! Il vient d'Idaw Tanane. Si Ahmed en a apporté deux cruches pleines tout à l'heure.*

*J'éteins goulûment ma soif. Le parfum sucré des m'semnate commence à réveiller ma faim, mais le nom de Si Ahmed me donne la nausée.*

*Si Ahmed a demandé la main de Fatma quelques mois plus tôt, et depuis, j'ai nourri une haine secrète contre ce docteur en théologie yéménite, à la mise irréprochable et vénéré de tous, qui veut m'enlever ma sœur, pour qui j'ai une immense tendresse.*

*Le mariage est prévu pour le début du printemps et, en attendant, il suffit que Si Ahmed montre le pan de son burnous immaculé, ou que l'on prononce son nom, pour que je sois envahie par la peur de voir ma sœur nous quitter.*

*Cette fois encore, je sens mon cœur battre à grands coups dans mes tempes. Sans un regard pour Fatma, je me laisse tomber sur l'oreiller en demandant :*

---

4. Sorte de crêpe pliée pour obtenir une pâte feuilletée.

— *Lalla, est-ce que le printemps est là ?*

*Prise de court, Fatma baisse les yeux et répond à mi-voix, sur un ton presque coupable :*

— *Oui, mon cœur, le printemps est là.*

*La gorge serrée, blottie contre le mur, je fais semblant de dormir et laisse Fatma triste et déconcertée.*

Je me suis réveillée très tard : le petit déjeuner m'attend sur la table. La petite vient de rentrer, j'en profite pour l'appeler à la rescousse. Mes mains tremblent chaque fois que je les sollicite et, comme tous les matins, elles me trahissent et refusent de serrer l'anse de la théière.

Ses mains à elles sont encore obéissantes, lisses, souples, surtout lorsqu'elle peint. Quand je les vois aller et venir sur la toile, poser la couleur avec aisance, parfois mon cœur se serre. Moi, j'aimais broder. J'avais un immense métier de près de deux mètres. Je ne l'ai pas emporté. Dieu seul sait ce qu'il est devenu. Je n'en ai pas assez profité. Sans doute, parce que je ne savais pas que mes mains me trahiraient. D'ailleurs, où aurais-je trouvé le temps de broder ?

La petite me regarde :

— À quoi penses-tu ?

— À rien... Ou plutôt à tout. Ce serait trop long à te raconter !

Depuis que nous avons rencontré Chtoukiya, elle me presse pour que je lui raconte ma vie. Je ne vois pas ce que je pourrais lui dire de plus, elle a entendu cette histoire des milliers de fois. Je la dissuade de m'assaillir de questions en fronçant les sourcils :

— Je n'ai pas envie de parler. Cela ne sert à rien de remuer le passé. Apporte-moi le canoun<sup>5</sup>, je dois brûler de l'encens.

---

5. Brasero en terre cuite.

La bouche encore pleine, mon verre de thé à la main, sans attendre sa réponse, je me sauve vers le jardin, aussi vite que me le permettent mes vieilles jambes.

Sur la véranda, l'odeur âcre du benjoin se mélange au parfum des fleurs du citronnier. Une fumée épaisse se dégage du canoun. Poussée par la brise tiède qui souffle depuis ce matin, elle passe par-dessus la haie, s'effiloche, avant de se disperser dans l'air. Sur le bord de la table, un oiseau picore quelques miettes laissées par les enfants.

Étendue sur le canapé placé juste sous le citronnier, je regarde tanguer ses branches. Courbées sous le poids de leurs fruits, elles se balancent, à la fois humbles et royales, comme des femmes enceintes. Je les envie. J'aurais voulu avoir d'autres enfants. Un garçon. Un homme... Le destin a voulu que je n'enfante qu'une fois. L'œil unique du borgne. Deux jours et deux nuits de douleur, un long cri, et au bout, le soleil ! Ma fille était là, toute à moi et déjà tout pour moi... Cinq mois que je ne saignais plus et je ne savais pas que je portais un enfant. Je ne savais rien de ces choses-là. Quand ma mère est morte, je n'avais que cinq ans et je n'étais pas restée assez longtemps auprès de ma sœur Fatma. Ce n'était pas la harde d'hyènes qui vivait avec moi, qui m'aurait dégourdie ! Quand mon ventre est devenu trop évident, j'ai eu droit à leurs moqueries, à leurs boutades grossières. Si je me plaignais que les matelas étaient trop lourds, quand il fallait les retourner, elles me répondaient en ricanant : « Quand on supporte le poids d'un homme, on supporte bien celui d'un matelas ! » Les chiennes ! Qu'ont-elles fait du bouton de rose que l'on écrase avant qu'il ne donne son parfum ? Comment ont-elles pu oublier ? Leur mémoire était pleine de brouillard et elles voulaient être femmes malgré tout !

Moi, je n'ai jamais été qu'une enfant. Aujourd'hui encore, quand je ferme les yeux, je sens le sein tiède et musqué de ma sœur Fatma...

*La minuscule fenêtre qui éclaire la pièce est ouverte sur la plaine, un rayon doré peint un carré de mur et vient rebondir sur les rayures vives de la couverture. Les yeux mi-clos, je joue à l'accrocher au bout de mes cils... Hop ! Je le brise d'un battement de paupières : les couleurs de l'arc-en-ciel jaillissent comme des étincelles sous l'action d'un soufflet...*

*Mais le silence qui règne dans la maison m'inquiète. Je tente de me relever : encore faible, je retombe sur mon oreiller. Impuissante, immobile, je garde les yeux fixés sur le carré de lumière accroché au mur.*

*Peu à peu, des souvenirs remontent à la surface. Ce sont d'abord des coups de feu... Oui ! Des coups de fusil ont éclaté dans la nuit, déchirant ma torpeur. Lentement, j'essaie de remonter le temps... la confusion des bruits... les youyous... la musique... les chants ! Cette fois, je me redresse et renifle autour de moi : les murs dégurgitent des relents de mouton gras, d'ambre, de musc et de bois de santal. Si Ahmed aurait-il profité de mon sommeil pour emporter Fatma ?*

*Craignant le pire, des pleurs de rage au fond de la gorge, je rejette mes couvertures et, malgré la fièvre, je trouve la force de sortir de ma couche. J'atteins la porte en titubant. Aveuglée par la clarté de la cour, pleine d'espoir, j'arrive à tâtons à la cuisine. Sur le canoun, un tagine cuit en frémissant : Fatma ne doit pas être loin. Je fouille pièce après pièce en l'appelant, mais la maison semble vide et il ne reste aucune trace de la fête. Je commence à me demander si je n'ai pas rêvé. Pour m'en assurer définitivement, je retourne dans la chambre et fonce droit vers le grand coffre en bois clouté où je tiens tant à ranger mes vêtements avec ceux de Fatma.*

*Seules mes petites affaires sont là. Soigneusement pliées, rangées en piles égales, elles s'étalent misérablement au fond du coffre.*

*Le soir, lorsqu'il rentre, mon père me retrouve endormie contre le coffre, fiévreuse, le visage encore trempé de larmes.*

*Il me recouche, me borde du mieux qu'il peut, puis, désespéré, va s'étendre à son tour dans la pièce voisine.*

La brise tiède laisse place peu à peu à un souffle chaud. À l'horizon, une vague de poussière rouge dévore déjà la mer. D'après la petite, elle ne tardera pas à dévorer la tôle grise du ciel et bientôt toute la ville. Elle s'empresse de descendre le store de ma chambre.

Je proteste :

— Mais il est à peine cinq heures !

— C'est le Chergui<sup>6</sup>, m'annonce-t-elle. Il faut fermer les fenêtres et descendre les stores, la ville va être prise dans un piège suffocant de vent et de poussière. D'après les gens de la ville, nous sommes vendredi et c'est mauvais signe : si le Chergui arrive sur la ville un vendredi, il ne la quittera pas avant le vendredi qui suit.

Une semaine de chaleur et de poussière !

Ici, les gens ont l'habitude du vent ; tantôt, il vient de l'ouest et s'engouffre dans la baie, qu'il balaye d'une forte odeur marine ; tantôt, il arrive du sud-est, comme aujourd'hui, chargé des humeurs chaudes et sablées du désert.

Je ne supporte pas la chaleur et encore moins le vent lorsqu'il soulève la poussière et la resème à son gré. Une semaine ! J'ai presque envie de partir ! Mais je n'aurais pas le cœur d'abandonner la petite. Elle dit que lorsque le Chergui se met à souffler plus de trois jours, elle a l'impression de se consumer de l'intérieur ! Et mon extrait d'acte de naissance que je dois retirer ! Ma carte d'identité

---

6. Chergui : vent chaud venant de l'est ou du sud-est, du Sahara en passant par l'Atlas, et qui redescend, complètement asséché, sur les plaines côtières.

est périmée depuis un an et ma fille vient de s'en rendre compte !

Contrariée, je rappelle la petite et l'oblige à relever le store :

— Descends les stores de ta chambre, si tu veux, mais tu ne m'emprisonneras pas alors qu'il fait encore jour !

Elle s'exécute de mauvaise grâce et, ironique, me lance avant de retourner à ses occupations en haussant les épaules :

— Comme Madame voudra ! Attends donc que la poussière crisse sous tes pieds !

À travers la fenêtre de la chambre, j'aperçois encore un mince ourlet blanc accroché dans le ciel : la mer se bat de toute son écume contre le vent. Un écran rouge, presque opaque, enveloppe peu à peu la ville et l'écrase sous un couvercle de cuivre.

*Depuis le mariage de Fatma, mon père est seul avec nous. Nous sommes encore malades, H'niya et moi, et malgré tous ses efforts pour les organiser, ses journées se transforment le plus souvent en une suite d'imprévus et de tâches ménagères qui lui mangent une grande partie de son temps. Il ne peut compter que sur l'aide de mon frère aîné Lahcen, un garçon vigoureux et travailleur, sans la présence duquel il serait contraint de livrer certains de ses champs aux ronces ou aux pillards.*

*Ce soir, comme tous les soirs, mon père va s'étendre sur l'une des nattes posées le long des murs de la pièce principale, une pièce étroite et longue, éclairée par deux fenêtres de part et d'autre de la porte. Lorsqu'il rentre, épuisé par sa journée aux champs, il dépose ses babouches crottées, se lave les pieds dans la petite bassine posée à l'entrée et va s'allonger sur sa natte préférée. Recouverte d'un tapis aux couleurs chaudes, elle est placée juste sous la fenêtre qui fait face à l'olivier de la cour.*

*Ce soir, il s'étire en soupirant :*

*— Maudit soit Satan, le lapidé. Dans sa grande bonté, Dieu m'a donné deux fils, mais il n'a pas voulu qu'ils se ressemblent.*

*En effet, autant mon frère Lahcen a les deux pieds plantés dans la terre, autant mon frère Brahim a le nez pointé vers le ciel. Mais depuis le jour où une caravane s'est ravitaillée au village, les yeux de Brahim se sont tournés vers le Grand Sud. La tête toujours couverte d'un chèche<sup>7</sup> bleu, la bouche pleine de vent, il ne marche plus : il tangué toute la journée sur le dos d'un chameau invisible. Mon père a d'abord cru à un enfantillage, mais sa soudaine amitié avec Bouih, le caravanier, l'inquiète de plus en plus.*

---

7. Long châle porté par les Touaregs.

— J'ai bien peur que ce vieux chacal ne lui donne l'envie de le suivre dans le désert à force de lui remplir la tête de légendes où des héros se battent contre le sable, soupire-t-il en se passant les mains sur le visage à plusieurs reprises, comme il a l'habitude de le faire dans les moments de grande lassitude.

Son regard tombe sur la peau de mouton étendue à ses pieds. Il la caresse furtivement du regard. Ma mère, Aïcha, avait l'habitude de s'asseoir sur cette toison blanche.

Son regard devient vague. S'obligeant à reprendre ses esprits, il se lève et va chercher le canoun à l'autre bout de la pièce. Un petit amas de cendre blanche y diffuse encore un souffle tiède. Il saisit à pleine main un bouquet de brindilles dans le panier de doum et entreprend de ranimer la flamme. Un crépitement se fait entendre, quelques étincelles jaillissent sous l'action du soufflet.

Il reste là, accroupi en suspension, les coudes bien calés sur les genoux, le visage appuyé sur ses grandes mains noueuses.

Sa vie se met à défiler devant lui, sans qu'il n'ait ni la force ni le courage d'arrêter le flot d'images et de souvenirs qui l'envahissent.

Il revoit toute son enfance. La mort de son père, tué pour un malheureux lopin de terre.

Il se revoit quitter en cachette son village en compagnie de ses sœurs, fuyant devant les assassins de son père qui avaient juré d'en finir avec sa descendance mâle.

Il avait six ou sept ans à peine et n'avait jamais eu aussi peur que cette nuit-là. Ses sœurs l'avaient enveloppé à la hâte dans une épaisse couverture, elles l'avaient jeté au fond d'un couffin, l'avaient chargé sur le dos d'un mulet, puis avaient marché une bonne partie de la nuit avant d'atteindre le village d'Idaw Ziqui où elles l'avaient confié à deux de leurs tantes.

Il avait vécu là, exilé, privé pendant longtemps des biens de son père, mais il n'avait jamais eu le sentiment d'être un étranger. Ses tantes l'avaient élevé avec d'autant plus de soin qu'il était l'unique porteur du nom de leur propre père. Le jour où le sang de leur frère

*avait coulé, les deux femmes avaient fait le serment de le protéger, jusqu'à ce qu'à son tour, il puisse donner naissance à un mâle.*

*Dès qu'il fut en âge de procréer, elles lui répétèrent inlassablement : « C'est à toi qu'il revient de laver le sang de ton père. Tu le laveras devant Dieu et les hommes, avec le sang intime d'une vierge qui viendra t'offrir son ventre tendre pour que se perpétue son nom. »*

*Quand il fut en âge de se marier, l'histoire d'Aïcha, ma mère, faisait alors le tour des villages de la plaine :*

*« Son père l'avait promise à son cousin Amr, un beau gaillard d'une vingtaine d'années. Mais Aïcha savait que ses beaux yeux verts s'embrasaient à la moindre croupe. Elle ne se laissait prendre ni à ses sourires énigmatiques, ni à son regard langoureux de chat sauvage. Elle savait qu'il portait en lui le vent du sud, et que comme lui, il serait brusque et chaud, qu'au premier souffle, son feu la prendrait à la gorge et la consumerait, tout comme le Chergui brûle et recroqueville les feuilles sur les branches des arbres. Mais ni ses pleurs ni ses lamentations ne firent céder son père.*

*Le jour du mariage, lorsque les commères vinrent la chercher tambour battant, Aïcha n'était plus là. Elle avait pris la fuite au petit matin. Elle avait marché par les petits sentiers de montagne vers le village d'Oulad H'mer, jusqu'à la maison de ses oncles, et s'était jetée à leurs pieds, leur demandant de mettre fin à sa douleur ou de mettre fin à sa vie.*

*Gênés, émus et attendris, les trois hommes l'escortèrent jusque chez son père, au pied duquel ils jetèrent à leur tour leur turban, l'adjurant de rendre sa liberté à Aïcha. »*

*C'est ainsi que ses tantes lui avaient raconté l'histoire d'Aïcha.*

*Avec le bec du soufflet, mon père étale les braises dans le fond du canoun et y dépose la bouilloire. Un sourire malicieux étire ses lèvres. Il se lève, va chercher la peau de mouton, la traîne devant le feu et s'assied dessus en ramenant ses jambes en tailleur, toujours le même sourire au bord des lèvres.*

*Il revoit Aïcha telle qu'elle lui était apparue pour la première fois. Il l'avait surprise au souk, accroupie sous la lumière bleuâtre*

*d'une tente. Les yeux mi-clos, elle regardait briller à son bras l'un des plus beaux bracelets que le vieux Breik étalait devant lui tous les jeudis.*

*Aïcha avait mis le bracelet et en contemplait les contours. Elle le faisait lentement tourner de sa main et, à chaque tour, une étrange caresse venait courir sur le bord de son bras.*

*Il se souvient avec délice :*

*— Je pouvais la voir, cette caresse ! Elle la parcourait tout entière, l'abandonnait et l'envahissait tour à tour !*

*Ma mère s'était oubliée là, tournant inlassablement à son bras ce bracelet qui l'ensorcelait. Elle avait oublié le vieux Breik qui la regardait avec un sourire humide derrière sa barbe blanche, elle avait oublié la rumeur poisseuse du souk, oublié la marée humaine qui l'entourait, fondue dans la poussière rouge, raclée par des milliers de pieds.*

*Mon père l'épiait depuis l'étal du dinandier. Lui aussi s'était laissé prendre au sortilège. Son cœur avait battu au rythme des tours que la main d'Aïcha avait donnés au bracelet. À chaque tour, une furieuse caresse était montée en lui et l'avait secoué comme une gaule secoue les branches de l'olivier.*

*Dans ses pupilles dilatées par l'intense plaisir qu'évoque cet instant se reflète l'incandescence veloutée des braises. Un large sourire éclaire son visage.*

*Les soubresauts de la bouilloire le rappellent à l'ordre. D'un geste précis et lent, il entreprend de faire le thé. Tandis que l'infusion brunit lentement sur le feu, il écrase nerveusement entre ses mains un bouquet de menthe, le forçant à livrer son arôme. Le craquement sec des feuilles résonne entre les murs vides et comble le silence.*

*Le liquide brun coule enfin dans le verre en ronflant et la première gorgée glisse sur sa langue. La tête renversée, il se laisse envahir par sa saveur chaude et sucrée.*

*Il retourne s'allonger sur la natte à l'autre bout de la pièce. Il a attendu toute la journée cet infime moment de bonheur, l'instant*

*bénit où il pourrait enfin faire glisser son turban en arrière et qu'il soufflerait, la tête nue, un verre de thé à la main.*

*Une douce somnolence commence à s'emparer de lui, lorsqu'un gémissement lui fait relever la tête : H'niya l'observe depuis la porte. Encouragée par le sourire qu'il lui adresse, elle trotte jusqu'à lui en balançant ses boucles blondes.*

*— Dieu soit loué ! s'écrie-t-il en la voyant. Tu t'aventures hors de ta couche ! Serais-tu guérie ? Viens là près de moi.*

*Il la prend sur ses genoux. H'niya ressemble tant à ma mère ! Elle a le même teint pâle, le même nez fin, la même expression douce sur le visage.*

*— Ta mère s'en est allée sans prévenir, lui dit-il en la regardant. Cette maison est bien vide tout à coup. Sais-tu ce qu'il lui faudrait ?*

*Il se tait, dépose H'niya à ses pieds, et pendant qu'elle furète dans la pièce, il revient en silence à son idée.*

*— C'est bien une femme qu'il nous faut... Docile et travailleuse.*

C'est inouï la vitesse à laquelle les éléments ont pris possession des choses. Seule l'ombre de la haie du jardin se détache encore à quelques mètres sous la fenêtre et cerne la maison. Même le citronnier a disparu. À sa place, une tâche sombre et menaçante se contorsionne en suppliant. Devant elle, les gerbes fragiles des bougainvilliers, encore visibles, fouettent l'air rageusement.

Les doigts crispés sur mon chapelet, je murmure mes prières en vrac, espérant que l'une d'entre elles soit entendue.

Sept jours ! Dieu tout-puissant, cela ne fait que quelques heures que le vent souffle et je n'arrive déjà plus à respirer !

La petite dit qu'il faut s'occuper, oublier le vent et la poussière, qu'il ne faut pas les laisser nous envahir, qu'ils finiront bien par se lasser. Mais comment oublier quand tout à coup il n'existe plus rien, que la ville entière est ensevelie ? Et si la terre se remettait à trembler ?

Je ne veux pas y penser. La petite a raison, il faut essayer d'oublier. Je vais m'étendre un moment et dire la prière du lattif<sup>8</sup>. Pourvu qu'elle soit entendue !

---

8. Prière protectrice récitée en cas de grand danger.

*Mon père s'est mis secrètement à la recherche d'une femme.*

*Il a passé en revue tous les villages alentour et dressé mentalement la liste de toutes celles encore libres et en âge de se marier. Il en a éliminé les estropiées, les stériles, les vieilles et les laides, car s'il lui faut replanter un clou à son mur, mieux vaut qu'il ne soit ni tordu ni rouillé. Il en a écarté aussi les divorcées, les débauchées et les originales, de telle sorte, qu'au bout du compte, il ne lui reste plus que quelques adolescentes écervelées, qu'il n'a plus le courage de séduire, deux ou trois veuves et plusieurs vieilles filles. Il en est là lorsque le hasard d'un vendredi lui fournit la solution de son problème.*

*Il est alors occupé à défaire des nœuds sur les cheveux de H'niya quand Sultana frappe à la porte : elle vient chercher du lait frais pour sa mère. Dès qu'il l'aperçoit, mon père suspend son geste. Si elle consent, Sultana est la femme idéale. Cousine d'Aïcha, elle connaît si bien la maison que les enfants ne s'étonneront même pas de l'y voir matin et soir.*

*Il achève de coiffer H'niya à la hâte et disparaît à la suite de la jeune fille vers l'étable. Quand il en revient, quelques minutes plus tard, son regard rayonne d'une étrange lueur.*

*Le mariage est très vite décidé.*

*Trop vite, de l'avis de Fatma qui, en apprenant la nouvelle, éprouve une violente amertume en souvenir de ma mère qu'il lui semble voir mourir une seconde fois.*

*Les quelques jours qui la séparent de la date fixée pour la cérémonie deviennent pour elle un véritable calvaire. Comment ne pas reprocher à mon père cet air épanoui, ce regard brûlant et surtout, ce vague sourire qui flotte en permanence sur ses lèvres ? Mais impuissante, elle ne peut opposer à tout cela que son silence. Dès qu'il apparaît, elle s'empresse davantage autour de nous avec un*

*air faussement absorbé. Aux questions qu'il lui pose, elle ne donne que des réponses brèves et évasives ou bien commence une phrase, la laisse volontairement en suspens et court retirer du feu un pain qui brûle ou une bouilloire qui écume. Au point que chaque jour qui passe la rapproche de la date fatidique et l'éloigne un peu plus de mon père. Lorsque le jour du mariage arrive, elle ne ressent plus à son égard qu'un sentiment confus, entre la pitié et le mépris.*

*Elle a, cependant, un dernier sursaut ce jour-là pour épargner la mémoire de ma mère, et dans son entreprise, elle n'a aucun mal à rallier mes deux tantes, Rkïa et Radia, qui elles aussi en veulent à mon père de se remarier aussi vite après la mort de leur sœur, et avec fracas, de surcroît.*

*— Ne laissons pas la malédiction frapper notre famille. Vous savez bien que le malheur poursuit les filles qui mangent la nourriture servie au mariage de leur père ! Aidez-moi, nous allons emmener mes sœurs chez moi, leur dit Fatma.*

*Elles sont occupées à nous préparer, lorsque la porte vole brutalement contre le mur. Prévenu, on ne sait comment, mon père apparaît furibond. Il gronde en fouillant la pièce du regard :*

*— Que se passe-t-il, ici ?*

*— Nous ne voulons pas que les filles souffrent des allées et venues de la fête, lui répond Fatma, en affrontant tant bien que mal son regard. Elles sont encore si faibles et risquent de rechuter... Et puis... Et puis tu sais bien ce que l'on dit à propos des filles qui mangent la nourriture servie au mariage de leur père... Nous ne voulons pas les exposer à un malheur. Ne crois-tu pas que celui qui nous frappe est assez grand ?*

*Elle prononce la dernière phrase, le regard cloué au sol, un sanglot au fond de la gorge.*

*Mon père se tient debout à l'embrasure de la porte. Le vieux kmiss<sup>9</sup> à la couleur passée, au col largement fendu sur l'épaule, qu'il a l'habitude de porter, a fait place à une djellaba de laine*

---

9. Ample et long vêtement en tissu léger que portent les hommes et les femmes.

blanche. Un épais turban, également blanc, s'enroule superbement sur son crâne rasé de près, à ses pieds couinent des babouches flambant neuves, et à chaque mouvement les pans de sa djellaba brassent des bouffées de musc.

En deux enjambées, il vient se planter devant nous et nous attire brutalement à lui, H'niya et moi. Nos corps encore faibles viennent buter mollement contre le sien, dur, tendu par la colère. Il s'adresse d'abord à mes tantes en évitant lâchement le regard de Fatma. En faisant tourbillonner ses mains furieuses sous leur nez, il leur demande sur un ton ironique :

— Éclairez-moi, Mesdames, je suis bien le père de ces enfants et cette maison est bien la leur ? Rassurez-moi, je ne me trompe pas ?

Il marque un temps qui tombe en gouttes de plomb. Muettes, les deux femmes sont pétrifiées. Satisfait de son effet, il continue en les clouant du regard :

— Elles n'ont donc aucune raison de quitter les lieux !

Puis s'adressant enfin à Fatma, il continue avec plus de douceur.

— Quant à toi, fais comme bon te semble.

Nous repoussant, H'niya et moi, il tourne les talons et sort en laissant le vide d'un ouragan derrière lui, et les trois femmes médusées au milieu de la pièce.

Elles qui étaient si sûres de leur bon droit sont à présent assaillies par le doute. Ma tante Rkïa finit par admettre qu'elles auraient peut-être dû prévenir mon père, mais toutes les trois s'accordent à le dire, mon père a tort de ne pas croire à la malédiction : nous ne devons pas goûter à ce repas !

Elles citent les cas de l'une ou l'autre de leurs connaissances qui ont eu l'audace de narguer le sort, énumèrent tous les malheurs qui se sont abattus sur elles et sur leurs proches, finissent par s'inquiéter du sort de leur propre famille et, très vite, se sentent personnellement en danger.

Elles s'enflamment, haussent le ton sans s'en rendre compte et soulignent chaque mot par de brusques tournoiements de mains. Leur voix se fait plus aiguë, leurs gestes deviennent plus vifs, leur

tête roule sur leurs épaules et leur index trace, sur les murs et sur leurs joues, des traits de salive prêts à témoigner dans l'avenir de leurs prédictions éclairées. Les mains jointes, tendues vers le ciel, avec une moue de pitié et de douleur, elles implorent ensemble à la fois la clémence de Dieu et celle du diable.

Leurs jacassements, leurs cris, leur excitation sont tels, que les mots n'ont plus d'importance. À force de crier, elles finissent par trouver un rythme : elles se relaient et hurlent chacune à son tour, la tête levée vers le ciel en roulant des yeux blancs, accompagnée des gémissements des deux autres qui, pliées en deux, se frappent les joues et les cuisses en dodelinant de la tête.

Elles en sont là de leur folie lorsque mes cris couvrent les leurs. D'abord étonnées, nous avons regardé, H'niya et moi, les trois femmes crier et gesticuler, sans rien comprendre. Quand l'excitation fut à son comble, nous avons lâché Fatma, à laquelle nous nous étions accrochées. C'est alors qu'ont éclaté leurs sinistres hululements et qu'effrayée, je me suis mise à courir, les yeux hagards et les bras tendus derrière Fatma qui, toute à son drame, ne me voyait pas.

Il a fallu que j'unisse mes dernières forces et que je pile net au milieu de la pièce en criant à m'en arracher les poumons, pour qu'enfin les trois femmes m'aperçoivent.

Fatma est la première à reprendre ses esprits. Elle s'élance, d'abord vers moi, puis vers H'niya, et nous serre à nous étouffer, contre sa poitrine. Complètement épuisée par l'effort que je viens de fournir, je me laisse embrasser et serrer, embrasser et serrer encore par Fatma, puis par mes tantes, que ces effusions finissent d'exciter.

Ma tante Radia se lamente en nous écrasant contre elle :

— Mes pauvres petites, vous seules allez endurer le plus gros ! Votre mère s'en est allée, mais vous, vous restez, petites malheureuses ! Que Dieu vous vienne en aide !

En levant les yeux au ciel, ma tante Rkïa continue :

— Ma pauvre Aïcha, regarde tes filles ! Demain, elles seront aux mains d'une étrangère ! Demain, elle leur fera des misères !

— *Jamais on ne remplace une mère. Une belle-mère est toujours une marâtre ! Mes pauvres petites, bénie soit la souffrance que Dieu vous impose.*

*Je réalise tout d'un coup que ma mère n'est plus là, que Fatma est tout ce qui me reste, que si elle sort de cette maison, personne ne pourra plus rien pour moi. Un frisson glacé me parcourt. J'ai l'impression que quelque chose d'horrible, de sombre, de visqueux, s'apprête à me recouvrir, à m'avaler tout entière, à me digérer dans ses entrailles immondes !*

*D'instinct, je regroupe les forces qui me restent et me jette sur Fatma qui me reçoit en pleine poitrine.*

*Surprise, elle essaye de se dégager de mon étreinte. Mais plus elle me repousse, plus je m'accroche à elle. Je m'accroche avec la force du désespoir à ce cou qui se refuse à moi. De mes pieds nus, je laboure le sol et cherche l'élan nécessaire pour grimper plus haut ! Plus haut ! Encore plus haut dans les bras de Fatma ! Je lui crie :*

*— Emmène-moi ! Emmène-moi, Lalla, emmène-moi !*

*Affolées, mes tantes courent autour de moi en essayant de chasser l'esprit malfaisant qui habite mon corps, mais je m'accroche à Fatma et la bourre de coups de poing. Je frappe, frappe... Je frappe de tout mon corps durci, noué, tordu de désespoir.*

*Gagnées par la frayeur, mes tantes récitent des incantations magiques, des versets coraniques et crachent dans leur corsage pour repousser le malin :*

*— Berra ! Berra<sup>10</sup> ! Que le Tout-Puissant soit avec toi, M'barka ! Berra ! Berra !*

*Épuisée, je lâche prise et m'affale pour me rouler en pleurant aux pieds de ma sœur. Mon corps à moitié dénudé rebondit d'un côté à l'autre et ma tête vient heurter dangereusement le sol que mes pieds martèlent sans répit.*

*En dernier recours, ma tante Radia court chercher un canoun où elle jette à toute volée une poignée d'alun et de benjoin. Une*

---

10. Littéralement : « Dehors ! » Équivalent de *Vade retro satanas*.